

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES : THÉÂTRE-FRANÇAIS, l'*Acrobate*, comédie en un acte et en prose, par M. Octave Feuillet; ODEON : le *Petit marquis*, drame en quatre actes et en prose, par MM. François Coppée et Dartois. — POÉSIE : MÉLANCOLIE, par Manoelle. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL, roman par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : toilettes de courses. — DESCRIPTION DU DESSIN DE TAPISSERIE publié dans le dernier numéro.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Une quinzaine bien remplie. — Vente au profit des orphelins de la guerre. — Vente au profit des Alsaciens-Lorrains. — Un dessin de Gustave Doré. — Les fleurs artificielles à Vienne. — Les boîtes de roses de Mme Duluc. — Les courses de Longchamp. — Toilettes nouvelles. — Les fêtes du monde — La soirée de Mme la baronne de Rothschild. — Récapitulons les réceptions. — Deux ventes de charité. — Inauguration des œuvres de peinture et de sculpture au Palais de l'Industrie. — Mlle Fanny Dubois Davesnes.

Quelle quinzaine!... et comme elle a été largement remplie!... Il n'y a que Paris qui sache mener le plaisir et la charité tout à la fois. Sans nos monuments en ruines et sans l'incertitude de l'avenir, qui est toujours suspendue sur nos têtes comme l'épée de Damoclès, qui se douterait que Paris a passé, il y a deux ans, par les péripéties d'un siège, les souffrances de la famine et les horreurs de la Commune?...

Mais si l'on semble avoir oublié trop vite pour rendre à Paris toute sa prépondérance luxueuse et industrielle, qui en fait la première capitale du monde, on sait se souvenir à heure dite, et la vente qui vient d'avoir lieu dans le vestibule du nouvel Opéra, sous la présidence de Mme Thiers, de Mlle Dosne et de Mme la maréchale Mac-Mahon, au profit des orphelins de la guerre, a prouvé que

la France, quelque frivole qu'elle puisse paraître, n'oubliait jamais, et qu'elle avait le pouvoir d'accomplir encore des miracles de bienfaisance et de charité. Le résultat de cette vente, qui a duré trois jours pendant la semaine de Pâques, a produit une somme de 150,000 francs. Mais aussi quels comptoirs et quelles vendeuses!.. Il y avait dix-huit marchandes des plus aimables, des plus élégantes et des mieux posées dans le monde.

Mme Thiers vendait tout à la fois des fraises et des photographies de M. le Président de la République. Les petites photographies coûtaient *cingt francs* : les grandes, *vingt francs*, avec un autographe de M. Thiers.

Mme la princesse Troubetskoï avait organisé une tombola dont le lot principal était une voiture dite *vis-à-vis*. Cette voiture a été gagnée par M. Grenier, artiste du théâtre des Variétés, qui a offert tout de suite 500 francs à l'œuvre des Orphelins de la guerre.

Mme Bazain, assistée de sa charmante sœur, qui faisait l'article avec beaucoup d'esprit et de grâce, avait aussi organisé une loterie dont les principaux lots étaient des pains de sucre.

Mme la princesse de Bauveau tenait la buvette de champagne : *Trois francs le verre!*... C'était pour rien. On en a bu beaucoup... Il faisait si chaud et il y avait une telle bousculade!..

Mme Khan débitait des cigares.

Mme la maréchale Mac-Mahon vendait des por-

celaines, des chinoiseries et des chaussures en caoutchouc : un vrai bazar... Elle s'en est tirée à merveille. Elle tenait surtout à placer ses caoutchoucs, à une époque où ils deviennent inutiles. — « C'est par précaution, disait-elle : vous allez partir à la campagne et à la mer, je vous évite bien des rhumes et bien des fluxions de poitrine. » — Les caoutchoucs se sont très bien vendus.

Le comptoir de Mme la duchesse de Sesto, qui portait une délicieuse toilette, et celui de Mme Fourrichon et de Mme la générale Appert, ont été aussi très fréquentés.

Mme de Laurenceau tenait le buffet, elle a fait des recettes splendides. Ce qu'elle a placé de verres d'eau sucrée à 1 franc 50 centimes le verre est incalculable. Elle avait devant elle une véritable armée de bouteilles de champagne, qui ne faisaient qu'apparaître et disparaître, et qui se débouchaient pour ainsi dire d'elles-mêmes, grâce au nouveau système de débouchage d'une compagnie anglaise : Patent Cork Company. Représentez-vous une petite carapace métallique en deux morceaux, contenant le goulot de la bouteille. La tête du bouchon est recouverte également d'une plaque en même métal, légèrement bombée et maintenue par le rebord de la carapace de manière à ne pouvoir s'échapper. Le tout est fixé à la bouteille par une simple bague; cette bague enlevée, le bouchon saute, dégagé qu'il est de son enveloppe et soulevé par la pression atmosphérique. Qui eût dit que le champagne se donnerait le luxe de bagues, ni plus ni moins qu'une coquette, eût passé pour un extravagant, et pourtant le fait est authentique aujourd'hui. Reste à savoir si les anneaux des bouteilles de champagne vont rester de simples anneaux, et s'ils ne vont pas s'enrichir de diamants et de pierres précieuses.

Quels que soient les fructueux résultats de cette vente, tous les objets qui la composaient n'ayant pas été vendus, il a été décidé par les dames patronesses de l'œuvre qu'une loterie serait organisée pour placer tous ceux qui restaient. Les billets ont été émis à 1 franc. En quelques jours ils ont été enlevés comme par enchantement, on se les disputait. La charité est donc bien active et bien puissante en France? Elle ne se lasse jamais, elle frappe à toutes les portes, elle emploie tous les moyens les plus ingénieux et les plus séduisants pour arriver à son but.

Une autre vente a eu lieu, au profit des Alsaciens-Lorrains émigrés en Algérie, à l'Hôtel des Ventes de la rue Drouot. Il s'agissait de tableaux, d'aquarelles, de dessins, de gravures, de sculptures, d'eaux-fortes et de faïences généreusement

donnés par des artistes de talent, en faveur des émigrants. Le résultat des deux journées de vente a produit une somme de 108.300 francs. M. Doublemard, qui a fait la statue du maréchal Moncey, édifée sur la place Clichy, n'ayant pu envoyer aucun objet à cette vente, a écrit une lettre à M. Charles Pillet, dans laquelle il déclarait qu'il était prêt à exécuter le buste ou le médaillon de la personne qui voudrait bien faire l'acquisition de sa lettre. L'autographe de M. Doublemard, mis aux enchères, a monté tout de suite à un prix très élevé. Espérons qu'il en sera de même d'un dessin de *Gustave Doré*, qui sort de prétexte charitable à une loterie organisée en faveur d'une pauvre jeune fille artiste dont la misère est navrante. Les billets seront seulement de 1 franc. La loterie sera tirée dans le beau jardin de Mme la comtesse de Noé, aux Batignolles. C'est Mme la comtesse de Noé qui a eu l'initiative de cette bonne œuvre. M. Gustave Doré s'est mis à sa disposition avec l'élan des artistes de talent et de cœur. On trouvera des billets aux bureaux de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini; et chez Mme la comtesse de Noé, 5, rue Nollet, aux Batignolles.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que la *Gazette Rose* n'ait pas l'importance du *Figaro* et de la *Presse*, pour donner à cette loterie plus de retentissement et de publicité et pour qu'elle soit plus fructueuse. Mais la *Gazette Rose* a des lectrices bonnes et charitables qui répondent toujours à notre appel. En nous envoyant en timbres-poste, à la direction du journal, la somme qu'on destine à cette loterie de bienfaisance, avec les noms et l'adresse, nous retournerons par la poste le nombre des billets à 1 franc qu'on désirera. L'attrait d'un dessin de *Gustave Doré* est bien grand, mais je suis sûre que l'attrait de faire une bonne action le sera tout autant et tentera plus d'un cœur.

Non seulement la France est restée ce qu'elle a toujours été, charitable et chrétienne, mais elle a conservé encore la prépondérance artistique et industrielle de toutes les choses de goût. Dans aucun autre pays du monde entier on ne fait les fleurs artificielles comme en France; c'est la nature prise sur le fait, alors qu'elle se réveille, qu'elle s'épanouit, qu'elle s'allanguit ou qu'elle s'effeuille. Les fleurs et les feuillages tels que les fleuristes en renom les reproduisent aujourd'hui, ne sont plus des imitations ni des copies. Elles vivent!... elles sont fleurs dans toute l'acception du mot; et pour mieux jouer leur rôle de fleurs vraies, elles se fanent et se courbent sur leur tige, pour faire ressortir le coloris et la vigueur des autres fleurs qui viennent d'éclorre et qui sont dans tout leur éclat printanier.

Pour prouver la supériorité des fleurs artificielles en France, quarante et un fabricants de Paris se sont réunis sous la présidence de *M. Marienval* et de *Mlle Pitrat*, pour envoyer à Vienne une exposition collective de leurs œuvres, groupées et réunies dans une serre de feuillage et de plantes grimpantes du plus merveilleux effet. Cette serre, disposée par *Mlle Pitrat*, a été exposée, avant son départ pour Vienne, dans une salle des Arts et Métiers. Il nous a été donné la faveur de l'admirer. Nous aimons les fleurs avec passion, elles nous ravissent; elles parlent tout à la fois à notre cœur et à notre imagination, et par cela même qu'elles nous charment et nous captivent, nous les aimons toutes, aussi bien la fleur des champs et l'humble fleurette des bois que la fleur de serre et la fleur de jardin. Tout nous intéresse et nous attire; le buet et la jacinthe ont leur poésie et leur légende tout aussi bien que la rose et le lis. Nous avons donc examiné cette serre avec une attention extrême, et nous déclarons hautement que nous n'avons jamais rien vu de plus parfait et de plus beau. Autour de nous ce n'étaient que des exclamations de surprise et d'admiration. — « C'est impossible, disait-on, ce sont de vrais bluets, et pourtant les moissons ne sont pas encore dorées. » — Et ces deux corbeilles de roses, elles viennent pour sûr des parterres d'Alphonse Karr, que *Mme Duluc* cultive aujourd'hui à Nice.

Nullement; elles sont signées *Pitrat* et *Parent Nattier*, qui ont des doigts de fée pour faire éclore les roses, et qui peuvent se permettre cette audace artistique de mêler des roses artificielles avec des roses vraies sans qu'on puisse les distinguer et les reconnaître. Mais ces jacinthes, dont les oignons sortent de terre et qui s'élancent en aigrettes panachées, blanches, bleues, mauves ou roses, ce sont de vraies jacinthes; de même que ce lilas de Perse, ce lilas blanc de serre et ce lilas pourpré des jardins, tout cela est artificiel. *Ne touchez pas*, gardez votre illusion, la nature ne fait pas mieux. Voyez ces orchidées qui s'épandent, ce lierre qui grimpe, cette glycine aux longues grappes bleuâtres, ce jasmin blanc qui rayonne comme autant d'étoiles blanches dans sa riante verdure. Et ces tulipes orgueilleuses; et ce superbe cactus écarlate entr'ouvrant son calice pour laisser flotter tout un chignon de longues étamines d'or?... Il y a de tout dans cette serre: des bordures de mignardise et de ne-m'oubliez-pas, des herbes et des mousses croissant sur les rochers, des genêts d'or, des bruyères s'égrenant en perles roses, d'autres ayant des collerettes tuyautées, comme les femmes à la mode; des azalées, des rhododendrons, des orangers en fleurs. Nous en

oublions encore de ces fleurs charmantes et aimées. Quelques-unes sont savantes et parlent latin; nous les admirons tout en les aimant moins que les autres.

Telle est la serre féerique et artistique qui va figurer à l'exposition de Vienne. *Mlle Pitrat* est déléguée pour en diriger l'organisation. De chaque côté de cette serre il y aura des groupes de plumes, de marabouts et d'aigrettes qui produiront un effet ravissant et donneront une idée de la supériorité de notre industrie parisienne.

La France sera donc dignement représentée à Vienne, car les fleurs lui servent d'escorte. Nous reviendrons sur cette exposition de Vienne en temps et lieu.

Que ne peut-on envoyer à l'exposition de Vienne les collections variées de roses de *Mme Duluc*, telles que nous venons d'en recevoir la floraison dans notre petit nid de la rue de Provence? Qui eût dit que ces belles roses-thé, ces roses pourprées, blanches, roses, jaunes, arrivaient de Nice, des anciens parterres d'Alphonse Karr, cultivés et soignés par *Mme Duluc*? Toutes ces fleurs étaient si fraîches et si belles qu'elles semblaient pour ainsi dire coupées à la minute. Elles n'étaient ni apprêtées ni arrangées avec art et elles n'en étaient que plus charmantes et plus désirables. *Mme Duluc* les avait placées tout simplement dans une grande boîte de bois ovale, sur un lit de feuillage, et leur avait dit: « Voyagez!... » Et les roses s'étaient mises tout de suite en route. Cet envoi de roses nous a été des plus agréables et nous en remercions bien sincèrement *Mme Duluc*. Nos lectrices peuvent se donner les mêmes émotions en priant *Mme Duluc* de leur envoyer une boîte de roses simplement coupées, qu'elles pourront disposer à leur guise dans des vases de porcelaine de Chine ou dans des cornets de cristal. Il y en a beaucoup dans cette boîte. On en cueille encore et toujours; et quelle senteur!... Et que de surprises aimables dans toutes ces roses qu'on découvre les unes après les autres!... En écrivant à *Mme Duluc*, successeur du jardinier Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes), on recevra cette boîte de roses par le chemin de fer, à l'adresse indiquée.

Parlons des courses de Longchamp, au Bois de Boulogne, toujours en l'honneur des fleurs. Les nouveaux chapeaux printaniers sont des guirlandes et des couronnes de fleurs. C'était la plus poétique protestation qu'on puisse faire aux Kabagas. Les guirlandes de raisin noir et de feuilles de vigne sont bien seyantes, mais elles commencent déjà à se populariser. Chaque jolie femme choisira donc la guirlande qui s'entendra le mieux

avec sa toilette et sa physionomie; elle aura pour le moins six guirlandes en guise de chapeaux. La fabrication des fleurs artificielles va triompher. Les fleurs, qui avaient été délaissées depuis longtemps, sont en faveur ce printemps et auront les honneurs de l'été.

Les courses du lundi de Pâques ont donc été, pour ainsi dire, l'inauguration des modes printanières et nouvelles. Le grand monde féminin avait adopté un genre de costumes qui prouve que les tuniques et les retroussis ont une grande tendance à disparaître et que les toilettes vont se transformer comme les coiffures.

Mme la comtesse de Paris portait sur un jupon de soie rehaussé d'un très haut plissé une sorte de grand paletot croisé et boutonné avec double rang de boutons d'acier. Sur le paletot il y avait deux grandes poches, et au col et aux manches des revers de soie.

La belle Mme de Villeneuve avait également un paletot en vigegne bleu marine, sur un jupon de soie uni et glacé, garni simplement de trois bandes de velours bleu foncé. Pour coiffure elle portait une volumineuse guirlande de raisins, dont les grappes et les feuillages s'épandaient avec un charme extrême. Cette nouvelle coiffure s'appelle *Léopold-Robert*; elle est signée *Félix*. C'est tout dire.

Mme la duchesse de la Trémouille portait un chapeau enguirlandé de giroflées. La duchesse de Fezensac, une coiffure de raisins noirs. La comtesse Vigier de Chantilly, un chapeau guirlande des champs. La comtesse de Molke et la vicomtesse d'Haussonville, en costume bleu marine. La marquise de Louvencourt et la marquise de Gallifet en toilette noire très riche et très simple tout à la fois. La baronne Poisson avait un costume marron et écru, avec jupe de deux tons et grand paletot sicilienne garni de boutons d'acier. Mme de Breuvery, une toilette de deux tons et à fleurs, extrêmement jolie, avec coiffure guirlande fleurs des champs. Il y avait encore Mme la baronne A'phonse de Rothschild, élégante et charmante comme toujours, la vicomtesse de Lanjuinais, la marquise de Castellane, la baronne de Poilly, la princesse Galitzin, Mme de Brimont, et tout le clan des jolies Américaines, telles que : Mme et Mlle Jérôme, Mme Hoffman, Mme Riggs, Mme Pratt, Mme Willing, Mlle Jucker, Mlle Clark, etc.

Le dimanche suivant les courses ont été également ensoleillées et très élégantes.

Mme Alphonse de Rothschild avait une toilette violette de deux tons, d'un camaïeu adorable. La marquise de Gallifet, en robe noire, était coiffée d'un chapeau avec panache de plumes bleues. La baronne de Poilly, tout en noire. Mme Ephrassi

en robe grise à carreaux noirs. Mme Sipièrre, en toilette réséda garnie d'acier. Mme Alexandre de Girardin, en toilette bleue et maïs. Mme de Moltke, en robe tourterelle, toujours souple comme une liane. Mme de Subervieille, en bleu et blanc.

Mmes de Louvencourt, de Montesquiou-Fézensac, de la Trémouille et Mme la baronne Finot faisaient assaut d'esprit et d'élégance.

Parmi les brillants cavaliers qui papillonnaient dans cet essaim de belles mondaines, nous pouvons citer à coup sûr :

MM. de Laredorte, Hallez-Claparède, du Bos, de Caumont-Laforce, Edouard Fould, A. de Gouy d'Arcy, Schickler, comte de Turenne, de Janzé, le marquis de Langle, le comte de Lagrange, le comte de Montgomery, de Montesquiou-Fézensac, le baron de Bray, le prince de Chimay, de Montecot, R. Hennessy, A. Hennessy, de Noailles, de Hérisson, P. de Salverte, G. de Salverte, de Chézelles, le duc d'Uzès de Moltke, le général de Bernis, de la Haye Joussetin, le marquis de Lauriston, le baron d'Heursel, le comte de Nicolai, le duc de Hamilton, le comte de Walsh, de Fitz-James, de Brimont, le baron d'Espeuilles, de Ghest, le comte de Maillé, le comte de Bastard, le général Reille, le comte de Barbançon, Edouard André, de Scépeaux, d'Overchie, etc., etc.

Parlons maintenant des fêtes du monde. Elles ont été très nombreuses et elles le sont encore. On disait que Paris s'ennuyait. Il n'en est rien absolument. Paris affamé trouvait encore le moyen de rire de la faim et de son horrible situation. A plus forte raison, quand Paris respire, il reprend tout son essor de luxe, de fêtes et d'élégance. Et c'est pourquoi il reste le Paris sans pareil, le Paris sans rival, le Paris éblouissant de verve et d'entrain, aimé bien plus pour les plaisirs et les fêtes que pour l'industrie militante. Paris est redevenu lui-même, et c'est Paris qui sauvera la France et qui paiera sa rançon de guerre.

La soirée de Mme la baronne Adolphe de Rothschild a été tout autant une promenade qu'une soirée musicale. C'est Mme Christine Nilsson qui en faisait tous les honneurs. Elle a été acclamée, applaudie et bissée, comme elle méritait de l'être. Entre deux romances de la Nilsson on a flâné dans la galerie nouvelle, où sont accumulés avec une profusion luxueuse les meubles du quinzième siècle, les bronzes de Jean de Bologne, les émaux de Limoges et les verres de Venise. On a beaucoup admiré la ceinture et le collier de Lucrece Borghia, admirablement ciselés et constellés l'un et l'autre de pierreries.

Le défilé de cette soirée a été splendide. Que de jolies femmes et de toilettes printanières !... Mme la duchesse d'Alençon donnait le bras au baron de Rothschild qui lui faisait les honneurs de sa galerie. Mme la baronne Alphonse de Rothschild, la princesse de Ligne, la comtesse Appony, la princesse de Metternich, d'Hénin, la duchesse de la Trémouille, la duchesse de Fezensac, la vicomtesse de Grandval, Lady Emilie Peel, le prince et la princesse de Sugan, la duchesse de Bisaccia, la marquise de Castellane, la comtesse de la Ferronaye, la vicomtesse Vigier, la marquise de Gallifet, la comtesse de Pourtalès et la comtesse et la vicomtesse de Ganay, y assistaient aussi.

Du côté des habits noirs : le vicomte de Turenne, d'Ossoville, d'Harcourt, Charles de Fitz-James, le général de Beneventant del Boscq, le premier défenseur de Gaëte, l'ami de François II, le prince de Polignac, le comte d'Osmond, le peintre à la mode, le compositeur Ambroise Thomas, successeur du grand Auber au Conservatoire de musique, et tout un groupe de ministres étrangers.

Il ne nous est pas possible de détailler une à une toutes les réceptions qui se sont accomplies cette dernière quinzaine d'avril.

Récapitulons seulement :

Grande soirée musicale chez la comtesse Duchâtel, avec le concours des chœurs du Conservatoire.

Réception très animée et très élégante chez le général de Salignac-Fénélon.

Soirée-concert chez Mme de Merville, et spectacle tout à la fois.

Concert-bouffe chez la comtesse de Moustiers, avec un long programme de chansonnettes.

Grand bal le mercredi après Pâques, chez Mme la maréchale Regnaud de Saint-Jean-d'Angely.

Dimanche dernier, réceptions chez la marquise de Mortemart et chez la duchesse de Maillé.

Musique, comédie et bal chez Mme Edmond Périer, le mercredi après Pâques, rue de l'Arcade. Mme Richault y a joué avec M. Gouget une très jolie saynète homéopathique que M. Edmond Lhuillier a composée tout exprès pour elle : *Similia Similibus* (guérir le mal par le mal, c'est-à-dire l'amour par l'amour). Mme Richault a été très applaudie. Elle a joué avec un naturel si parfait que chacun l'entourait et tenait à la féliciter.

La soirée avait débuté par une très jolie petite pièce à deux personnages, de M. Emile X..., qui n'en est pas à ses débuts d'amateur, et qui est l'auteur de très jolies chansonnettes, entre autres : *Lise, c'est pour demain !...*

On a ensuite entendu Mme Charlotte Dreyfus sur l'orgue Alexandre, qui a charmé son auditoire

comme toujours ; M. Dancla sur le violon, et dont la réputation et le talent se dispensent de tout éloge ; Mlle Marie Secrétain sur le piano ; Mlle Reine, de l'Opéra-Comique, et M. Pitter avec tout son répertoire d'amusantes chansonnettes. On a dansé jusqu'au jour. Il y avait une profusion de jolies femmes, de ravissantes jeunes filles et de diamants.

Lundi 21 avril, grande soirée chez Mme de Bris, dont les salons du boulevard Malesherbes sont splendides et disposés pour donner de très belles fêtes dont la maîtresse de la maison fait les honneurs avec une grâce parfaite.

Mme Gaveaux-Sabatier et M. Hermann Léon ont chanté avec un entrain charmant une opérette d'O'Kelli. Lacha a joué du piano. Nadaud a chanté *Toinon* et une nouvelle romance de sa composition. Mme Richault a dit : *Les Conseils aux jeunes filles*, de Mme Emile de Girardin, et joué l'aimable saynète d'Edmond Lhuillier : *Similia Similibus*. M. Georges X..., qui était son partenaire, s'est acquitté de son rôle avec beaucoup de talent. C'est un charmant jeune homme, du meilleur monde, qui a gagné sa décoration pendant la guerre.

Il y avait, dans les salons de Mme Le Bris, une profusion de fleurs et de belles jeunes femmes. Toutes les jeunes filles étaient en toilette de printemps, tarlatane blanche et fleurs. Au moins c'étaient de vraies jeunes filles et non pas des poupées à la mode. Nous approuvons les mères de ne plus affubler leurs jeunes filles en froufrous et en benoîtions, et nous sommes très heureuse de revoir *simple moussel* ne couronnée de muguet et de pâquerettes des prés.

Vendredi dernier, soirée chez la comtesse de Bussièrre, dans son opulent hôtel de la rue de Lille, à laquelle assistaient le duc de Nemours et les princes d'Orléans. Le prince Orloff a repris la série de ses réceptions hebdomadaires. Et M. le duc et Mme la duchesse de Mouchy, retour de Nice, leurs aristocratiques diners de chaque dimanche, dans leur hôtel du parc Monceau.

En outre des fêtes, les ventes de charité ont été suivies et très fructueuses.

Le lundi et le mardi de la Semaine Sainte, a eu lieu, dans les salons de la comtesse de Mérode une vente de charité, par invitations, au profit de l'œuvre des bibliothèques de l'armée. Les aristocratiques vendeuses ont récolté près de 11,000 fr. Et les mercredi 23 et jeudi 24 avril une autre vente de charité *pour secourir les pauvres à domicile*, a eu lieu rue de Suresnes, à l'hôtel de Mercy d'Argenteau. Cette œuvre, sous le pieux patronage de Mme la duchesse de Grammont, est l'une des plus militantes et des plus philanthropiques

qui existent. Que de pauvres honteux mourraient de froid, de faim et de misère si on n'allait directement à leur secours. Les dames patronnesses de cette œuvre, qui sont toutes du meilleur monde et pour la plupart des femmes titrées et élégantes, s'en vont donc dans les quartiers les plus peuplés et les plus nécessiteux s'enquérir des misères et des souffrances imméritées. Elles grimpent dans les mansardes, elles consolent, elles encouragent, elles ramènent l'espérance et la foi là où il n'y avait plus que le désespoir et des larmes.

Parmi les dames vendeuses, il y avait : Mme la baronne de Meynar, Mme la duchesse de Lesparre, la princesse de Galitzin, Mme la comtesse de Thellusson, Mme la baronne de Pages, la comtesse de Léautaud, Mme de Maisonneuve, Mme la comtesse de Grammont, la comtesse de Vergennes, Lady Duff, Gardon, Mlle Milner Gibson et Mme Simon Richault.

Citons encore un très beau bal le lundi 21 avril, chez Mme de Montesquiou, qui offrait un essaim de jeunes filles incomparables de fraîcheur et de grâce. Mlle de Montesquiou, en blanc, avec couronne de pâquerettes roses ; Mlle de Chaumont-Quitry, en robe blanche, coiffée de roses de haies et de muguet ; Mlle Mottessier, robe blanche avec couronne de lilas et de roses ; Mlle de Soutza, couronne de muguet ; Mlle de Cessac, Mlle d'Albuféra, Mlle de la Roche Lambert, Mlle de Bijion, Mlle Bouthillier, toutes plus printemps les unes que les autres.

C'est aujourd'hui 1^{er} mai qu'a lieu l'inauguration des œuvres de peinture et de sculpture des artistes contemporains, au Palais de l'Industrie. Nous en parlerons longuement dans notre numéro du 15 mai, car nous y trouverons plus d'une signature amie : celle du Cincinnatus français Biard, qui s'est retiré aux Plâtreries, dans la forêt de Fontainebleau, pour travailler plus à son aise ; du sculpteur Clésinger, notre Phidias moderne, qui a fait de Mme Rattazzi un buste très remarquable. Et celui d'une jeune artiste, Mlle Fanny Dubois Davesnes, dont le talent viril contraste singulièrement avec ses goûts simples et modestes et sa vie pour ainsi dire cloîtrée. Mlle Davesnes s'est dévouée à sa famille dont elle a été l'ange protecteur. Elle a réussi à force de travail et de courage et parce qu'elle avait le feu sacré de l'art. Elle va exposer cette année un très beau buste de Marivaux, destiné au Théâtre-Français, et une ravissante petite terre cuite de Mlle Marie Royer, sociétaire de la Comédie-Française.

Mlle Davesnes a déjà signé plus d'une œuvre capitale qui l'a fait admettre au nombre des artistes de mérite :

Tels que le buste en marbre de Béranger qui est au musée de Versailles.

Le buste de Scribe, en quatre exécutions différentes, placées au Théâtre-Français, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et sur la façade du Vaudeville.

Un très beau Christ pleurant sur Jérusalem, plâtre qui a obtenu un très grand succès à l'Exposition de 1870.

Et deux portraits en terre cuite, l'un du docteur Poullotier et l'autre du docteur Delavault.

Que d'œuvres gracieuses et remarquables la jeune artiste peut encore revendiquer ! Elle a eu l'honneur de faire le buste de l'Impératrice Eugénie alors que l'fortunée souveraine était dans toute sa splendeur. Elle s'en souvient, elle en est fière ; elle a raison, l'ingratitude est un manque de cœur et presque d'intelligence. Nous nous proposons d'aller visiter, à Auteuil, l'atelier de Mlle Dubois Davesnes. Les natures d'élite nous attirent toujours, et nous sommes heureuse de constater leur supériorité.

Pour terminer, annonçons l'inauguration des concerts des Champs-Élysées, qui aura lieu le jeudi 1^{er} mai, et dont nous parlerons longuement dans notre courrier du 15 mai.

M. de Besselièvre, directeur du concert des Champs-Élysées, débute par un programme des plus complets. Le vendredi restera le jour aristocratique adopté par les femmes élégantes qui s'y donneront rendez-vous comme les autres années.

Nous vous indiquerons chaque salon, ou plutôt chaque arbre, sous lequel les réunions auront lieu, et nous vous décrirons les toilettes de toutes ces étoiles du soir.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Toutes les modes qui débute sont en l'honneur du printemps et de la saison d'été. On n'en est plus à se demander ce que l'on portera ; on le sait ; on l'accepte. La maison *Gagelin-Opigez* a rendu ses derniers décrets. Ses toilettes sont simples ou riches, selon leur destination. La simplicité n'exclut pas le bon goût et l'élégance ; elle les provoque au contraire. La maison *Gagelin-Opigez* fait de délicieuses redingotes, pour entrée de saison, qui se portent sur toute espèce de jupon de couleur, et des *Chhudas*, genre de tunique indienne, en cachemire pur de tinte grise, rehaussée de broderie indigène ou simplement unie. Quant aux redingotes, car ce sont de vraies redingotes, ne vous en déplaise, elles sont à revers, à châle, et se boutonnent de côté ou toutes droites

jusqu'à mi-jupe, avec des boutons d'acier ou d'argent oxydé de fleurs de lys. Ce ne sont pas les premières redingotes venues, croyez-le bien. Il leur faut le grand style de la maison Gagelin pour leur imprimer un cachet suprême de distinction et d'élégance. Ce genre de redingotes a été très remarqué aux courses, car il était porté par les femmes du meilleur monde. La maison Gagelin a encore une actualité, un rien, qui a bien son importance : c'est un châle *Chhudas* camaïeu, rayé de deux tons, en laine très douce et très pure, appelé à remplacer le tartan pour la campagne et les eaux. Ce châle *Chhudas* se reproduit dans les teintes les plus claires et les plus nouvelles, aussi bien que dans les teintes les plus foncées. Il fera haute nouveauté. Quant aux robes et aux confections, la maison Gagelin impose ses modèles qui sont acceptés dans les quatre coins du globe et dans les villes tributaires de la mode parisienne.

La confection, reléguée depuis quelques années, a repris tout son essor d'élégance. C'est la quasi transformation des nouvelles toilettes qui nous rend les mantelets et les mantilles agrémentés de jais. Il ne faut donc jamais désespérer des modes qui s'éclipsent, car on est sûr de les voir reparaître tôt ou tard.

Citons un *Marcini*, délicieux vêtement faisant pélerine Henri III, tout en cote de mailles de jais tailladé, s'arrêtant en carré devant et derrière au milieu du dos et de la poitrine, avec boules de jais. Le reste du vêtement décrit une cascade de quatre volants de Chantilly superposés les uns sur les autres ; larges manches, moitié maille de jais, se terminant par trois volants de Chantilly. Puis un *Albani* en sicilienne noire (étouffe nouvelle), décrivant des pans carrés écharpes, ganis de deux dentelles entièrement perlées de jais, surmontées d'une rivière de jais et d'une petite dentelle tuyautée. Par derrière, deux ailes d'archanges bordées d'une même dentelle perlée de jais, auraient l'air de s'envoler si elles n'étaient retenues tout le long du dos par quatre agrafes de jais avec glands. Une fraise de dentelle se tuyaute autour du cou.

Et un *Nicois* également en sicilienne faisant canezou ajusté derrière avec grande basque et mantelet écharpe devant, garni de trois entre-deux de guipure séparés par des biais de sicilienne et des rivières de jais, et bordé tout autour d'un volant de guipure.

Il nous est impossible, comme bien vous pensez, d'énumérer toutes les confections et tous les costumes. Nous nous contenterons de faire un choix.

C'est un costume Henri III, en crépon des In-

des écu et foulard sergé bleu turquoise. Le devant de la jupe est garni d'un plissé bleu surmonté d'un haut volant moitié écu et moitié bleu, et de deux larges biais écrus encadrés de chaque côté d'un petit volant bleu tuyauté. Par derrière, la jupe est simplement ornée du plissé bleu et du volant moitié écu et moitié bleu. Une demi-traine, encadrée d'un volant bleu et écu, se drape en plis très souples, retenue par un demi-Watteau pouvant s'enlever à volonté et faisant pouff sur le côté. Cette traine se retourne du côté gauche en revers sergé bleu retenu par une torsade avec glands en passementerie ; et, de l'autre côté, quatre fourragères et quatre macarons de passementerie vont rejoindre le demi-Watteau ; corsage Henri III avec gilet à basques ; col à revers derrière et collerette tout autour ; fourragères de passementerie tombant sur le corsage et retenues sur chaque épaule par un macaron de passementerie. Manches avec volant plissé dessus et fraise assortie à la collerette faisant bracelet, avec nœud écu et bleu.

Un costume *Chatelaine* en grenadine noire, faille noire et Chantilly. Le jupon de faille noire est orné, vers le bas, d'un volant d'éventails faisant couronne tout autour ; la seconde jupe se compose devant de cinq châtelaines de dentelle de Chantilly ou des Indes, reliées entre elles par un large entre-deux de passementerie perlé de jais. Par derrière la jupe en grenadine noire double se termine par une guirlande d'éventails en faille et par un volant de Chantilly. De larges pans flottants de ruban de faille noire et de ruban de faille bleue relèvent les flots de grenadine. Le corsage est à longues basques et à gros plis casaquins derrière encadrés d'une passementerie de jais perlé et d'une dentelle de Chantilly, avec poches en faille sur les basques. Il va sans dire que le corsage est recouvert de grenadine. Il s'entrouve devant sur un gilet rond en faille, se croisant en revers de côté. Manches châtelaines, avec volant garni de biais faisant godet et plissé de grenadine bordé d'un biais de faille ; dentelle de Chantilly remontant en manchette.

Ce même costume se répète en gaze rayée brochée, nuance gris mode sur taffetas de même nuance, avec biais de taffetas feuille morte et entre-deux de dentelle de soie, gris mode. Le corsage fait le carré avec large biais de taffetas feuille morte et dentelle grise ; autour de l'encolure fraise de taffetas feuille morte doublée de faille bleue. La jupe en faille feuille morte est garnie d'un volant d'éventails doublés de soie bleue, et la seconde jupe en gaze rayée gris mode est relevée avec des rubans faille morte et bleu.

Une robe *Montpensier*, nuance héliotrope, garnie bleu turquoise. La première jupe est disposée en tablier, avec plissé tuyauté surmonté de deux bouillonnés et d'un plissé avec deux têtes montantes doublées de bleu clair. Le devant décrit un justaucorps très court, garni d'une frange et d'un bouillonné. Par derrière traîne carrée faisant à volonté le costume court et toilette longue, bordée d'un volant et d'un bouillonné doublé de bleu pâle; corsage à basques retournées derrière et gros nœud page en faille héliotrope et bleu pâle. Gilet arrondi en châle et col derrière; manches avec tuyautés et godet de faille doublés bleu turquoise.

Voilà de très luxueuses toilettes, n'est-ce pas, qui ne conviennent qu'aux heureuses de la terre. La maison Gagelin en fait de plus simples et de non moins charmantes se composant d'un jupon de faille bronze garni d'une série de volants faisant tablier devant et de trois volants seulement derrière; avec ce jupon, tunique *Chhadas*, en cachemire des Indes gris mode, illustrée d'une broderie marron indigène et garnie de boutons d'argent oxydé.

Et un autre costume bleu prune en faille, se composant d'un jupon faisant tablier de volants plissés, de bouillonnés et de volants tuyautés, montant à mi-jupe, avec trois volants francés derrière et une redingote en vigogne de même nuance, avec col et revers de velours noir, ornée de boutons d'acier diamanté.

Est-il vrai que les coiffures pyramidales et que les toits de cheveux soient déjà tombés? C'est le journal le *Sport* qui nous l'annonce dans la personne de M. Eugène Chapus, son chroniqueur.

Il paraît qu'au brillant concert de samedi dernier, chez la baronne de Rothschild, en l'honneur de Mme Nilsson, les cheveux en avaient de beaucoup rabattu. Mme la comtesse de Rainneville était adorablement coiffée avec ses propres cheveux qui étaient bouclés et retombaient en cascades; elle avait des touffes de roses et des bouquets de myosotis jetés çà et là parmi les boucles de la chevelure.

L'élégante Mme de Molke avait les cheveux tombants avec une couronne mélangée de pâquerettes blanches, de feuillage, de folle-avoine et de myosotis des prés.

Mme de Viel-Castel, extrêmement belle, était coiffée de nattes tombantes, avec un diadème de diamants; elle avait une toilette toute blanche, ainsi que Mme de Fézensac, coiffée de roses blanches. Les coiffures en bonnet de grenadier sont donc réfutées par les femmes élégantes. Il en est de même des chapeaux exagérés qui ne peuvent

avoir aucune chance de durée et de réussite. Il y en a tellement d'étranges qu'on se demande quelles seront les personnes qui oseront les porter et les mettre en évidence sans craindre qu'on leur rie au nez. Quelques-uns ressemblent à des échappés de Bicêtre. Ils sont de deux nuances tellement discordantes qu'elles ont l'air de se battre, et ils sont surchargés d'une jardinière de fleurs. Nous en avons vu avec des nids de mousse et de fleurs et des oiseaux dans le nid; il n'y manquait que les œufs de Pâques. Il faut donc se mettre en garde contre les nouveaux chapeaux qui surgissent de tous côtés, car les premières maisons de modes, qui donnent le ton et le genre, les font très simples et très distingués.

Cela va vous sembler étrange auprès de tout ce que vous voyez dans les vitrines des magasins de modes; n'y attachez aucune importance et allez tout droit chez Mme *Herst*, 8, rue *Drouot*, vous y trouverez des chapeaux jeunes et charmants qui vous iront à ravir. Le talent de Mme *Herst* est fantaisiste dans toute l'acception du terme comme il faut. Elle a des formes à elle pour tous les visages et pour tous les âges. Vous allez en juger par les modèles suivants :

**

Un chapeau rond Béarnais, en paille de riz noire, avec bord relevé tout autour et retenu du côté gauche par un large nœud écharpe de faille noire, doublé de soie mais, voilé de tulle noir retombant en longue barbe. De ce nœud écharpe s'épanouit un bouquet d'églantines mélangées roses, mais, bleues et blanches. Autour de la calotte, double torsade noire et mais, voilée d'une écharpe bouillonnée en tulle noir.

**

Un chapeau Deshoulières, en paille de riz blanche, avec bord relevé tout autour, doublé de ruban bleu turquoise. Une guirlande de mousse des bois avec grainaille bleutée surmonte le bord qui est retenu d'un côté par un double nœud de ruban bleu faisant cocarde sur l'oreille. Au-dessus de ce nœud, bouquets de roses mousseuses, avec mousse des bois et de grainaille bleuâtre. Du côté opposé à ce bouquet par derrière, large nœud de quatre coques de ruban bleu avec pan double flottant. Une écharpe de tulle noir malines à pois voile la guirlande de mousse et s'enroule autour de la calotte.

**

Un chapeau paille de riz noir, avec bord relevé et large ruban de moire noire, coquillée de petite dentelle autour du fond. Dans l'intérieur, ruche

de dentelle noire avec guirlande de fleurs des champs. Sur le côté, gros bouquet de fleurs des champs attaché par un nœud de moire noire, et crevés de tulle à pois retombant derrière en petit voile écharpe, avec flots de ruban de moire noire. Barbes de tulle à pois bordées de dentelle.

Un chapeau de paille de riz blanche, avec bord relevé, doublé d'un biais de velours vert bouteille. Une agrafe de velours vert retient le bord d'un côté, avec coques de velours vert et bouquet de fleurs de charmillle blanche faisant touffe aigrette. Deux petites branches de fleurs se détachent du bouquet et tombent de côté sur l'oreille. Autour de la calotte écharpe de tulle noire s'épandant derrière en pans flottants.

Et un chapeau de tulle noir à pois, calotte un peu haute, relevée devant seulement. Intérieur torsade de tulle noir, et au-dessus du bord, large écharpe de tulle noir, retombant derrière en voile, sur laquelle est posée une guirlande de feuillage de lierre avec grenailles vertes. Sur le côté, bouquet d'églantine roses et maïs. Barbes de tulle bordées de dentelle.

Voilà de bien jolis chapeaux, n'est-ce pas?... Ils vous plairont, car ils ne sont ni tapageurs, ni grotesques, et ils ont tous le style, le coloris et le cachet de la femme comme il faut. Mme Herst réfute la banalité tout autant que l'excentricité. Elle sait faire simple et élégant tout à la fois. C'est un grand point.

Il y a donc une lutte sérieuse entre les chignoûs tombants et les cheveux en pyramides. Il est tout naturel que chaque visage se coiffe à sa guise, d'après sa physionomie. — Rien n'est plus disgracieux et plus ridicule que de se coiffer à la mode, quand cette mode ne sied pas. Avec les cheveux étagés en édifice, il est indispensable d'avoir le peigne Espagnol, autrement dit *girafe*, en écaille blonde ou jaspée, plus ou moins élevé et de dessins différents.

La fabrication des peignes d'écaille a compris que le peigne girafe ne pouvait se populariser qu'autant qu'il s'entendrait avec la coiffure et le goût de chaque jolie femme, que celle-ci voudrait un peigne de moyenne grandeur, ne se faisant remarquer que par son écaille diaphane, plus doux et plus blond qu'un rayon de lune, et que celle-là, au contraire, adopterait un peigne tant soit

peu gigantesque qui la mettrait en évidence et attirerait tous les regards.

Le peigne Espagnol a donc conquis la vogue tout d'un coup et aussitôt son apparition. Il s'est tellement imposé dans la coiffure que les femmes qui n'en ont pas trouvent qu'il leur manque quelque chose, le peigne des autres, bien entendu.

Il est aussi une mode charmante et nouvelle qui s'est portée depuis quelque temps et dont nous n'avons pas encore parlé, ce sont les fleurs en écaille blonde qu'on pose de droite et de gauche, selon le style de la coiffure.

Le peigne Espagnol se trouve partout. Il est d'autant plus facile à reconnaître qu'il neressemble à aucun autre, par sa forme évasée en conque côtelée, brodée ou ciselée, fouillée et découpée en arabesques ou en guipure de Venise.

Avec les coiffures élevées, on place de côté un nœud aigrette en ruban de deux teintes, genre camaïeu, ou un nœud béarnais, faisant cocarde de côté. Le ruban est très en faveur pour cette saison printanière, On en portera beaucoup cet été.

On nous avait dit que les ceintures avec agrafes et boucles allaient remplacer les écharpes de rubans. Il n'en est rien. La mode s'accommode de tout, et l'on porte ce que l'on veut, pourvu toutefois qu'on fasse preuve de bon goût et d'élégance.

Ainsi, on place des boucles d'acier, de jais et des agrafes de bijouterie dans des nœuds en ruban faisant pouff derrière. La boucle en acier se trouve en rapport avec la garniture de boutons d'acier qui décore le paletot ou la tunique.

La *Glaneuse* a toute une collection variée de ces boutons d'acier, dans tous les prix et dans tous les styles. Elle offre aussi à ses belles clientes de très belles passementeries de jais très fines, qui décorent aujourd'hui toutes les confections de faille, de sicilienne et de cachemire, des macarons de passementerie et de jais, et des franges de jais. On met aussi, sur les chapeaux de dentelle noire, des motifs de jais qui produisent beaucoup d'effet, et qui composent de très jolies coiffures de fantaisie.

Au début de chaque saison, la *Glaneuse* se plaît à dénouer sa gerbe industrielle, qui contient les actualités les plus variées et les plus nouvelles.

Puisqu'il nous est permis de glaner tout à notre aise, prenons au hasard :

Le fichu *Napolitain* en toutes nuances, bleu pâle, feuille de rose, lilas, blanc et maïs. Ce fichu en guipure de soie est très léger et très doux. On le porte en coiffure et en cravate. Nous en avons

déjà parlé, et nous y revenons parce qu'il est très jeune et très coquet.

Puis, l'*Echarpe-Glaneuse*, en faille noire brochée de bouquets de fleurs des champs et de bouquets aquarelles. L'écharpe brochée se distingue de l'écharpe brodée en ce qu'elle coûte moitié prix, tout en ayant autant d'éclat et de relief.

Rappelons aussi l'écharpe *Romaine* que la Glaneuse vient de faire éditer de nouveau en teintes douces et claires, et qui est appelée à un nouveau succès; le ruban *camarou*, à larges rayures de deux teintes; le ruban moiré en toutes largeurs et le ruban *Deshoulières*, avec envers rose sur faille bleu et envers réséda sur vert olive.

La Glaneuse ne s'en tient pas aux rubans, ni aux bijoux de fantaisie, elle a confectionné toute une série de gilets et de fichus d'une élégance suprême. Vous les connaissez déjà; mais vous les accueillerez de nouveau avec plaisir.

C'est le gilet *Incrovable*, faisant revers de faille noire, avec revers garnis de dentelles, sur un plastron de moire rose. Sur le côté gauche, petit bouquet de fleurs.

Le gilet *Faublas*, en gros de Suez, bleu pâle, faisant colerette et revers, avec jabot de valenciennes coquillé, se terminant en deux pans écharpes, avec petites pochettes coquillées de valenciennes.

Et le fichu *Angèle* décolleté en châle gros de Suez, feuille de rose, avec ruche de tuile malines, arrêté au milieu de la poitrine par un double nœud gros de Suez.

La mantille *Espagnole* plaît aussi beaucoup, pour entrée et sortie de théâtre.

Dans notre numéro du 15 mai, nous parlerons des boîtes de mercerie que la Glaneuse prépare pour la campagne et les eaux. Déjà... nous dirait-on?... Eh! mon Dieu, oui... le temps va vite. Aussitôt le Derby couru, c'est à qui se mettra en route. Ce sera un sauve-qui-peut général.

Avec le jais, les toilettes toutes noires vont donc redevenir toilettes de fantaisie, tout autant que toilettes de deuil.

Quelle différence avec le deuil d'aujourd'hui et le deuil d'autrefois..

Toute jolie femme en deuil se sacrifiait comme la veuve du Malabar, elle devenait horrible, elle se défigurait. Qui eût jamais songé à la consoler de sa douleur? Aujourd'hui, les veuves du Malabar ne se sacrifient plus à la mémoire d'un mari bien souvent infidèle.

Les Parisiennes en font tout autant, elles prennent le deuil, mais un deuil qui embellit et qui poétise. Et pourtant, c'est du vrai deuil et du deuil sévère quand les circonstances l'exigent. Mais la *Scabieuse*, en créant un atelier de confec-

tion et de robes et des salons de modes et de coiffures, a su rendre le deuil seyant et élégant, tout en restant deuil.

Jugez-en plutôt.

Voici un chapeau de grand deuil en crêpe anglais, avec diadème de liais relevé tout autour et coque de crêpe dans l'intérieur. Sur le fond, un long voile disposé en draperie tombe par derrière.

Pour demi-deuil, c'est un chapeau grenadine, avec fond souple. Une écharpe de dentelle unie, garnie d'effilé entoure le chapeau, se croise derrière et se termine en larges brides. Guirlande de fleurs noires, avec aigrettes de fleurs.

Et pour deuil de fantaisie, un délicieux chapeau faisant fanchon en crêpe de Chine noir, avec dentelle perlée tout autour. Sur le dessus, nœud de faille d'où s'échappe une grappe de raisin. Tout autour, guirlande de raisin brillant.

Et un chapeau *Priola*, de forme ronde, en paille de riz noir, avec torsade de gros de Suez noir, entourant la calotte. La passe est relevée d'un côté par deux grosses coques d'où sort un pouff de plumes d'autruche frisées, faisant aigrette.

La *Scabieuse*, en étendant la spécialité du deuil, a rendu un service réel aux femmes élégantes, qui trouvent tout ce qui constitue une toilette noire dans ses magasins, depuis la coiffure, le costume, la confection, jusqu'à la parure de lingerie, le mouchoir, l'ombrelle et la bijouterie de jais.

Les bijoux de jais y sont très fantaisistes et très riches. Ils comprennent des parures complètes de chardons, d'annémones, de scabieuses, de pâquerettes, d'épis, de lilas, de muguet. Les aigrettes de jais et les roses de jais détachées font aussi de jolies coiffures. Et il y a encore des colliers Henri III, des colliers Médicis, des colliers Toison d'or et des colliers Russes.

Quant aux étoffes, elles sont multiples, la plupart sont fabriquées exclusivement pour la *Scabieuse*, telles que: le crêpe de laine, le crêpe toscan, la missonnienne, la benzaline, la bombazine, le parametta, le radzimir, destinés aux toilettes de grand deuil.

Citons encore comme étant la *propriété exclusive de la Scabieuse*: le taffetas Anzora, la toile de Bade, le taffetas du Maroc uni et rayé satiné, la japonaise, la popeline des Indes, pour toilettes de deuil moins sévères.

La *Scabieuse* a également édité toute une série de différents tissus pour polonaises, entre autres: du crêpe de Chine brodé à pois et à dessins courants; de la grenadine de soie à gros pois; de la grenadine sergée triple; du très gros canevas tout

en soie, faisant cote de maille ; de la byzantine, avec rayures satin de toutes dimensions ; du gros treillis laine et soie, et enfin une quantité considérable de grenadines de laine, pékins et satins cannelés, toujours noir sur noir.

Les étoffes de fondation pour le grand deuil, telles que le cachemire de Paris, le valenciens, l'épinglé, l'épingline, le Radzimir sont toujours, à la Scabieuse, d'une qualité irréprochable.

Les étoffes pour robes du matin ou pour robes de domestiques sont vendues très bon marché.

En fantaisies *demi-deuil*, la Scabieuse a des nouveautés tout à fait inédites qu'il est impossible de trouver ailleurs, et qui comprennent de splendides foulards en sergé anglais, avec impressions françaises, tissus extrêmement solides, s'employant, soit pour costumes, soit pour polonaises seulement. Des taffetas anzora gris clair ou gris acier pouvant remplacer la soie et beaucoup plus solide. Et des taffetas de laine gris demi-ton pour robes de campagne, tissu assez léger et très joli, composant des costumes de demi-toilette.

Mais où la Scabieuse triomphe et défie toute rivalité, c'est quand il s'agit de belles et bonnes soieries noires. Elle a surtout deux sortes d'étoffes de soie que nous recommandons tout spécialement à nos lectrices, et qu'elles ne peuvent obtenir que dans les *Magasins de la Scabieuse*, 10, rue de la Paix.

La première est un poul de soie noir, en 60 centimètres de large, vendu 6 fr. 75 et 7 fr. 75, étoffe très solide et garantie.

L'autre sorte d'étoffe de soie est fabriquée spécialement pour la Scabieuse, par C.-J. Bonnet, sous le titre de *cachemire Lyonnais*, en deux qualités superbes : 10 fr. 75 et 12 fr. 75. Cette magnifique soie est très souple et très brillante ; elle ne se froisse pas, ne prend pas la poussière, ne se graisse pas et est inusable.

Il n'est donc pas nécessaire d'être en deuil pour acheter du cachemire lyonnais ; il faut, au contraire, lui donner la préférence sur toute autre soierie noire, comme durée, économie et élégance.

Nos lectrices nous tiendront compte de tous ces longs détails sur les étoffes et les vêtements de deuil, qui sont d'une grande utilité au début de chaque saison, et qui indiquent les transformations apportées dans la mode du deuil.

Passons maintenant aux foulards et aux cachemires des Indes qui composent pour la saison printanière et pour la saison d'été des toilettes et des costumes typiques. Nous avons déjà indiqué dans nos derniers numéros les différents prix des principaux foulards de l'Union des Indes, tant en

pois, rayures, fleurettes, dessins de fantaisie et nuances unies. Nous ne nous répéterons pas. A partir de 48 fr., on peut avoir une robe de foulard à pois en huit mètres. Les huit mètres sont suffisants pour faire une très jolie tunique Princesse ou Pompadour très ample, très bien retroussée et garnie de plissés et de bouillonnés. Lorsqu'on désire le costume complet, tout naturellement on double le nombre de mètres. Et pour 96 fr. on a une toilette des plus élégantes et des plus nouvelles.

Ce qui est encore d'un bon marché fabuleux, c'est une nouvelle étoffe dont l'*Union des Indes* a la propriété exclusive. Le Swatow de Chine, en soie d'écorce d'arbre, très brillant, très souple et très solide, en nuance écru naturelle, composant un costume complet pour 75 fr. par 18 mètres. Un costume de *Swatow* est d'une distinction parfaite. On peut le décorer de biais de foulard feuille de rose ou bleu pâle et d'une dentelle écru en soie.

L'Union des Indes est le premier comptoir franco-indoustan qui lance toujours la nouveauté et qui la fait accepter. En raison de sa clientèle aristocratique et de sa situation élégante, installée, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, l'Union des Indes n'édite que des foulards et des tissus de première qualité, tels que le Crépon de l'Inde qui est inusable et qui remplace le crêpe de Chine quand on veut payer un costume moitié prix, et le Bénarès qui est au foulard ce que la faille est à la soie.

L'Union des Indes va faire paraître dans le numéro du 1^{er} mai de *Paris-Magazine* : « L'Histoire d'une robe de soie, dans laquelle elle raconte toutes les différentes phases de la soie, à partir du ver à soie et du cocon qui le contient.

Ce sera tout à la fois instructif et amusant. De plus, c'est très bien écrit ; et M. Georges Lehousel, directeur de l'Union des Indes, a prouvé qu'il était tout à la fois un industriel et un homme d'esprit.

Plusieurs de nos lectrices nous ont demandé quelques détails sur l'emploi des fards. Nous allons les satisfaire. Il ne faut pas tout d'abord accueillir les premiers fards venus, ce serait une très grande faute ; il y a des fards très nuisibles et très dangereux. Il faut s'adresser à la *maison Violet* qui en a fait des études spéciales, et qui a tout autant une officine de chimie qu'une fabrique de parfumerie.

La gamme des fards est aussi variée que celle des teintes de la peau. Ils peuvent donner tous les tons qu'on trouve dans la nature ; mais chaque nuance exige une composition spéciale qui ne

pourrait embellir indistinctement tous les visages. Le fard doit s'harmoniser avec le teint naturel, le tempérament, la physionomie de la personne qui l'emploie. Sans cela il fera tache et produira un effet aussi discordant qu'une fausse note dans un concert.

La maison Violet a donc classé les fards selon leur destination et l'effet des lumières.

Il y a :

- 1° Les fards blancs, roses, et toutes les nuances pour le teint ;
- 2° Les fards pour la maison ;
- 3° Les fards pour la ville et les courses ;
- 4° Les fards pour le jour ;
- 5° Les fards pour la lumière ;
- 6° Les fards de cour ou de grand gala ;
- 7° Préparation pour les yeux ;
- 8° Préparation pour les lèvres ;
- 9° Réseau d'azur pour les veines ;
- 10° Teintures et poudres pour les cheveux ;
- 11° Poudre pour les ongles ;
- 12° Accessoires pour l'application des fards ;
- 13° Compositions hygiéniques pour enlever les fards, lotionner la peau et conserver la santé et lui rendre sa fraîcheur.

Citons encore : Les fards Pompadour qui ont une origine historique et dont la recette fut donnée au fondateur de la maison Violet par *Marion Foissy*, femme de chambre de Mme de Pompadour. Les fards aux blancs de fleurs d'Italie et aux fleurs des Indes et le blanc Plessy, qui sont d'une délicatesse exquise.

Lorsqu'on veut procéder à l'application des fards, il faut que la peau soit bien nette de tout corps étranger. Une lotion faite avec un linge imbibé de *Savon de Thridace*, ou au *baume de violettes*, ou mieux encore de *Crème froide* mousseuse, dissout et enlève toutes les sécrétions des pores de la peau. Puis on continue par des ablutions d'eau fraîche, à laquelle la Rosée des Abeilles ou l'acidule de violettes auront communiqué leur parfum et leurs propriétés bienfaisantes pour faire disparaître toute trace savonneuse. Un nuage de poudre de riz enlèvera les dernières traces d'humidité, car il faut que la peau soit sèche pour y placer les fards roses et blancs.

C'est de la coquetterie toute intime et toute savante que nous vous indiquons.

Vous en saurez encore plus long si vous consultez une toute petite brochure éditée par la *maison Violet* : *L'Art de s'embellir*, et traitant spécialement des fards et de leur emploi.

Vous pouvez demander cette brochure à la *maison Violet*, rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, ou à la mai-

son de commission et de gros, 317, rue Saint-Denis.

Nous oublions de dire qu'il y a dans l'installation luxueuse du boulevard des Capucines un salon d'essai pour les fards, qui s'appelle le *salon de Jouvence*, tout capitonné de satin, aussi blond que Phébus. Quand on sort de ce boudoir mystérieux, on a quinze ans de moins, et l'on peut avouer 25 ans si l'on touche à la quarantaine.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

THÉÂTRE-FRANÇAIS, *l'Acrobate*, comédie en un acte et en prose, de M. Octave Feuillet.

Quand, il y a quelques années, le théâtre des Variétés annonçait sur son affiche : «Un Hercule et une jolie Femme», les spectateurs voyaient en effet sur la scène l'Hercule, avec son costume, exercer quelques-uns des tours de son métier. A la Comédie-Française, l'acrobate reste à la cantonade, et il n'en est question que dans l'histoire racontée par M. de Solis à Jeanne, sa femme, pendant une soirée d'hiver. La jeune femme, qui vient après un moment d'hésitation d'allumer les candélabres de sa cheminée, sorte de signal mystérieux, apprend qu'une grande dame de l'aristocratie anglaise vient de s'enfuir avec un acrobate, dans l'égarement déhonté d'une folle passion. Cela dit, M. de Solis sort, laissant Jeanne méditer sur cette aventure. Arrive alors M. de Neville, son cousin, attaché d'ambassade, récemment revenu de Florence, et qui se met à faire à sa cousine et amie d'enfance une déclaration d'amour que la jeune femme s'essaie de ne pas prendre au sérieux, mais dont elle se montre peut-être plus émue qu'il ne faudrait. Au moment où M. de Neville s'est jeté aux pieds de Jeanne en lui saisissant la main, il est surpris dans cette position par M. de Solis. Tableau.

Le mari, sans dire un mot, passe rapidement dans la salle voisine, laissant l'amoureux tout décontenancé, et sous le coup d'une demande de réparation. La femme, de son côté, attend avec terreur le dénouement de cette scène. M. de Solis, qui a repris un peu de calme, rentre et propose alors à Jeanne de lui rendre sa liberté, et de partir avec M. de Neville vivre où bon lui semblera : Je ne veux pas d'autre vengeance ni d'autre réparation. Cela dit tranquillement mais fermement, le mari laisse à sa femme le soin d'instruire de Neville de sa résolution. Eperdue, la pauvre femme, plus imprudente que coupable, n'a plus en effet d'autre ressource que ce jeune homme,

auquel elle apprend qu'ils doivent fuir ensemble: de Neville est atterré. Il n'a pas songé un seul instant à la conséquence de sa conduite. Il balbutie, cherche misérablement des excuses pour rejeter ce terrible parti, et finalement conseille à Mme de Solis de se retirer chez sa mère; puis il s'éloigne, abandonnant Jeanne, cruellement déçue et complètement guérie de cette amour qu'elle a cru ressentir. Mais la leçon n'est pas assez complète, car M. de Solis demeure inflexible dans sa détermination; lui aussi s'éloigne, ne laissant à la pauvre abandonnée qu'un vague espoir de retour et d'oubli. Ce petit drame d'intérieur, tout ensemble simple et tranchant, a obtenu un très vif succès d'émotion. Il est d'ailleurs admirablement joué par MM. Bressant, Febvre et Mlle Croizette.

THÉÂTRE DE L'ODÉON, le *Petit marquis*, drame en quatre actes et en prose, de MM. François Coppée et Dartois.

Le duc de Cardighan, croyant, d'après une lettre surprise, que sa femme l'a trompé, et que son fils Henri est le fruit de l'adultère, veut se venger de celle qu'il regarde comme coupable en tuant dans ce fils tout sentiment d'honneur et de dignité. Ce n'est pas assez, il veut tuer le corps avec l'âme, Et ce mari si scrupuleux, qui s'est donné le luxe scandaleux et éclatant d'une maîtresse, pousse Henri aux excès de toute sorte, dans une société de gandins et de drôlesses: ce n'est plus un père, c'est le compagnon et le pervertisseur de ce jeune homme qui n'a que trop bien profité de ses leçons. Il ne s'est pas contenté des amours faciles et banales, il a jeté Henri dans une intrigue dangereuse avec une certaine dame, épouse d'un Espagnol jaloux qui, averti de cette passion, se dispose à tuer l'amant de sa femme. Le duc le sait, et veut envoyer Henri à un rendez-vous qui n'est qu'un piège.

Mais, au milieu de sa vie de désordre, le jeune homme s'est laissé surprendre le cœur par l'amour ingénu de sa cousine Jane, et le voilà qui, rougissant de ses excès, veut être digne de l'honnête et chaste jeune fille. Il n'irait pas au rendez-vous, si son père lui-même ne l'y forçait en quelque sorte; alors se croyant sûr de sa vengeance, le duc se hâte de tout apprendre à sa femme; mais celle-ci n'a jamais failli, cette lettre était adressée non à elle, mais à la sœur du duc, dont elle était la confidente. Ainsi, cet enfant que le duc vient d'envoyer à la mort était bien son fils. Il faut maintenant qu'il le sauve à tout prix, et il y parvient, non sans peine. Mais les tortures qu'il a éprouvées sont-elles une expiation suffisante de son atroce conduite et de ses raffinements de

vengeance? Il est permis d'en douter, et nous espérons que ce fils, dont son indigne père a voulu faire la victime de ses soupçons, ne retrouvera jamais dans son cœur l'affection naturelle qu'il lui devait.

M. Coppée dont le talent poétique et doux est plus élégiaque que dramatique, s'est adjoint M. Dartois pour ce drame violent, dont la donnée froisse souvent plus qu'elle n'émeut et laisse, malgré le dénouement, un sentiment pénible. Cette pièce devra surtout sa réussite à ses excellents interprètes, Munié, Berton fils, Porel, Mme Doche et Mme Baretta, qui ont joué avec un ensemble digne d'éloges.

(Revue et Gazette des Théâtres.)

POÉSIE

Scènes et Fantaisies, par Manoelle (1).

MÉLANCOLIE.

En vain autour de moi la nature est en fête;
En vain avril en fleurs visite mon jardin;
En vain, couple amoureux, deux oiseaux, sous mon
[falte,
Par leurs notes d'amour m'éveillent le matin.

Tout chante, tout renait, tout éclos, tout espère;
La feuille en sa prison se hâte vers le jour,
Le soleil rit aux fleurs, et partout son mystère,
De la terre et du ciel, fait un monde d'amour.

Moi seule, tristement, je languis, je soupire,
De mes amers destins je recompte les jours:
Le présent, l'avenir, tout m'effraie... et j'aspire
Au repos de la tombe, immanquable secours.

Et pourtant qu'il est doux, lorsque le printemps plane,
Deux à deux de le suivre, amoureux voyageurs,
D'imiter les oiseaux; avant qu'il ne s'efface,
De faire ample moisson de sourires, de fleurs!...

Il est si bon d'aimer, il est si bon de croire,
A ce penser si cher, où le cœur se complait!...
De dire à l'autre... tout, d'oublier sa mémoire
Dans le seul souvenir de ce divin secret.

O trésor du passé, tout rayonnant de flammes,
Faut-il d'un voile noir vous couvrir à jamais?
Eh quoi! l'amour longtemps aurait mêlé deux âmes,
Et l'on ne dirait plus qu'avec des pleurs: J'aimais!...

J'aimais!... Lorsqu'à ce mot tout le cœur chante encore,
Ainsi que fait l'écho pour les plus faibles sons,
Ainsi que du soleil le dernier rayon dore
Les nuages légers, aux lointains horizons!...

MANOELLE.

(1) Chez Dentu, libraire-éditeur, 13, Palais-Royal, Galerie d'Orléans.

LITTÉRATURE

Nous commençons aujourd'hui un roman de cœur, *Mi-La-Sol*, de madame Caroline Gravière, qui tient la tête de la littérature féminine à Bruxelles; nos lectrices, pour la plupart, ont déjà apprécié le talent d'observation et le style coloré et descriptif de madame Caroline Gravière dans le roman de *la Servante*, que la *Gazette Rose* a publié l'année dernière. Elles vont ressentir de nouvelles émotions dans ce doux roman d'amour. — Que de beaux yeux vont pleurer et ne regretteront pas leurs larmes!

V. DE R.

MI-LA-SOL

I

Je rentre.

Il est huit heures du soir. Ma mère et Hélène sont sorties pour aller au spectacle. Elles m'ont fait dire d'aller les y rejoindre s'il n'était pas trop tard.

Je n'en puis plus. Je vais rester bien tranquillement chez moi. Il me faut toutes les douceurs du foyer domestique après cette journée passée au milieu de toutes les intempéries de la saison et de la vie : pluie, neige fondue, rupture avec ma maîtresse.

Il faisait beau ce matin : un de ces trompeurs soleils de mars qui ont des miroitements de fer-blanc sur un horizon blafard. Pour la première fois depuis mon retour d'Orient, j'étais là à mon atelier. De l'avenue Louise, où il est situé, jusqu'à la rue Royale, où je demeure, il y a loin. Est-ce à la fatigue et à l'agitation occasionnées par une aussi longue course entre l'averse ruisselante et le pavé glissant, est-ce à l'omission du dîner pour cause de préoccupation trop vive et à la contrariété de n'avoir pu trouver une voiture, qu'il faut attribuer le malaise et l'excitation que je ressens ? Le repos va me remettre. Vite, mes pantoufles et ma robe de chambre ; approchons ce fauteuil du feu ouvert ; concentrons la lumière de la lampe sous l'abat-jour. Je ne mangerai pas. Boire seulement. J'éprouve une soif fiévreuse. Toute une carafe d'eau et une demi-bouteille de vin y passent. Me voici installé pour le repos ; chaque chose semble me verser l'assoupissement ; l'atmosphère est léthargique ; la chambre est à peine éclairée, et les grandes lueurs que projettent de temps en temps les bûches qui brûlent dans la cheminée, ont la teinte du rêve.

L'engrenage de ma journée s'arrête enfin, mais

j'en suis meurtri. Arrêtons maintenant le tourbillon de mes souvenirs.

Dans la situation de bien-être matériel où je me trouve en ce moment, on inventerait le mot confort, et cependant je ne puis goûter le repos. Suis-je malade ? Non. Au moral, je suis dans des conditions encore meilleures. J'ai obéi à toutes les voix qu'emprunte le devoir pour signifier ses arrêts ; j'ai contenté la Famille, l'Opinion, la Morale ; ma conscience doit être bien tranquille, et cependant, il faut enfin l'avouer, elle ne l'est pas !...

Je ne puis dormir ; je lutte contre un engourdissement qui va me faire tomber dans la rêverie. Je voudrais avoir là quelqu'un qui pût écouter mon histoire et me juger. Je vais la repasser tout entière et me la raconter à moi-même. L'écrire vaudra mieux, c'est pourquoi j'ai cette plume à la main et ce cahier devant moi.

Je suis furieux, donc j'ai tort ! Une fois le balancier intérieur dérangé, il est impossible d'apprécier le bienfait de la santé, les jouissances du luxe, l'égoïsme du moi satisfait. Je n'ai cependant nulle raison d'être en proie à une semblable exaspération, ni de céder à cette activité nerveuse qui fait que je tourne et retourne sur mon fauteuil, que je change et recharge ma lampe de place et que je tisonne comme un enragé, malgré les flamboiements de l'âtre. Efforts vains pour chasser l'obsession d'une pensée ! Il n'y a donc aucun moyen d'acheter à prix d'or l'ensevelissement de certains souvenirs...

Mieux vaut peut-être les examiner, les analyser, les épilucher brin à brin et les faire passer au laminoir de la raison, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un atôme.

Soit, donc ! Epuisons l'idée qui m'obsède ; je ne puis avoir peur de mon propre jugement, moi que soutient tout l'échafaudage de l'édifice social.

Commençons par la fin, la journée d'aujourd'hui : un accès de fièvre que j'ai coupé.

Ce matin donc, pour la première fois après une absence de plus d'une année, j'allai à mon atelier. J'aime ce réduit ; la lumière vient d'en haut ; quatre murs ornés de morceaux de tapisserie, de vieux Cordoue, de glaces de Venise, d'esquisses signées de noms célèbres, d'objets rapportés par l'amitié des quatre coins du monde ; au milieu, sur un socle de marbre, la silencieuse Polymnie règne comme la rêverie dans cet asile du travail ; un invincible parfum de cigare, de couleur et de cuir de Russie, vivant dans les étoffes et imprégnant l'atmosphère, me rappelle le passé avec autant de puissance que pourrait le faire un air de musique.

Je m'amusais à reprendre lentement possession de mon royaume artistique. Je soufflais la poussière de mes bronzes et de mes statuettes, je feuilletais mes portefeuilles, j'éprouvais une joie que tout peintre comprendra à ne pas trouver horribles des ébauches datées de deux années ; je riais de pitié, en me rappelant dans quelles circonstances m'avaient été données ces fleurs desséchées, piquées à la muraille, et je m'amusais à en faire tomber les pétales racornis : cendre et poussière ! Pourquoi ces gants dans cette coupe d'onyx ! De quel nom était signé ce pouff brodé au petit point, et ces pantoufles dans lesquelles je venais de rentrer comme on rentre dans l'habitude ?...

Quelqu'un poussa la porte sans frapper, et ma maîtresse entra.

Mlle Sarrazin a l'âge d'une très jeune fille, avec des yeux et une physionomie de femme. Elle est née dans la province de Liège ; elle a le type des Parisiennes brunes, mais c'est un type dans lequel il y a beaucoup d'esprit. Profil délicat, sourire sérieux, démarche décidée, fermeté du pied sur l'asphalte, sans gêne dans l'allure et le regard. En toute saison, une robe d'alpaga noir qui ne vaut pas vingt francs ; mais les bottines, le col et les manchettes sont des chefs-d'œuvre. C'est une très honnête fille, car elle n'a failli que pour moi, et je ne lui ai jamais donné un sou. Son nom est simple comme l'histoire de nos amours ; elle s'appelle Marie et n'a un petit nom de guerre que pour quelques intimes qui ont dansé avec elle quand je la forçais à aller au bal, ou qui l'ont rencontrée déjeunant avec moi dans l'atelier. Ce petit nom, emprunté à l'exercice de sa profession, car elle donne des leçons de piano, est Mi-La-Sol. Marie habite une petite chambre à quinze francs par moi, rue Lesbroussart, Quartier - Louise. Quand, le soir, elle rentre exténuée de fatigue, elle dine à quatre vingts centimes, dans un restaurant du voisinage, sans même soupçonner qu'elle pourrait diner au Café Riche.

J'ai fait sa connaissance il y a trois ans. Je la rencontrais chaque matin, en allant à mon atelier, à peu près au même point de ce beau boulevard de Waterloo, qui, les jours de soleil, semble jouir d'un climat oriental. Elle s'en allait seule, par tous les temps, donner ses leçons.

Ces rencontres de tous les jours commencent par le charme, deviennent l'habitude et aboutissent au danger. Un jour que j'étais en retard, je m'aperçus qu'elle s'était assise sur un banc pour m'attendre. Dès lors, sa vue fit partie de mon bonheur. Pendant près d'une année, un poème muet se déroula entre nous sans rien changer à

notre vie. Je connaissais ses vêtements de chaque saison et la couleur de ses rubans. Certains passants qui la précédaient de quelques pas m'annonçaient sa venue. Tous les effets atmosphériques des matinées m'étaient familiers ; je la devinais à travers le brouillard ; je marchais sous la pluie, la grêle ou le plein soleil, comme un cataleptique ; elle aussi. Rarement nous passions un jour sans nous voir, excepté le dimanche, où ni elle ni moi ne prenions ce chemin. Neuf heures était l'extrême limite assignée à ces rendez-vous tacites ; j'avais alors gagné ma journée dans un regard de femme ; si mon espoir était déçu, je rentrais chez moi maussade, contrarié, presque triste !

La crise éclata pendant un mois de mai où je restai quinze jours sans la rencontrer. Fou d'inquiétude, il fallut bien m'avouer que j'aimais cette jeune fille et m'accuser d'être bête de l'avoir laissé s'échapper sans connaître même son nom. Comment la retrouver jamais dans Bruxelles ? L'amour naissant s'alimente de contrariétés ; le mien monta comme la flamme battue par le vent. J'aimais cette femme et je me l'étais laissé sottement voler ! J'aurais étranglé les passants pour n'être pas elle. Le coup de neuf heures frappait sur mon cœur et le meurtrissait. Assis sur ce même banc où un jour elle m'avait attendu, j'interrogeais le lointain, comme un homme pourrait regarder l'Océan après y avoir laissé tomber une perle.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAÏQUES ROSES

Magnifique soirée au cercle Français de la rue Vivienne, avec le concours de Mmes Mauduit, Albéry, Marie Dumas, Elise Damain, Hortense Damain ; MM. Diemer, Sarasate, etc., etc.

Une *Réverie*, de M. le comte Fernand de Bouillé, mort au champ d'honneur à Patay, et chantée par Mlle Mauduit, a obtenu un très grand succès. MM. L. Diemer et Sarasate se sont également fait très applaudir dans un duo pour piano et violon : *Hommage à Rossini*.

Une comédie de salon : *Les souliers de bal*, terminait la partie artistique. Elle a été très lestement enlevée par Mmes Elise et Hortense Damain.

A minuit, la salle de concert s'est transformée en salle de bal, et les danses ont commencé pour se continuer jusqu'au jour.

Ces jours-ci a eu lieu, à la salle Philippe Herz,

4, rue Clary, un magnifique concert donné par M. Armand des Roseaux, l'amusant chanteur comique si goûté dans les salons parisiens.

A ce concert, ont chanté ou joué Mmes Arnaud, Hortense Damain et Elise Damain; MM. Castellan, Secretain, Bosquin, Ritter, Delsart et Guilhaud. Nommer ces artistes, c'est dire qu'ils ont été vivement applaudis.

**

L'hôtel qu'occupait Mme la marquise de Boissy, dans la cité de Londres, retourne à son propriétaire primitif, feu le marquis de Boissy ne l'ayant acquis que viagèrement, avec reversibilité sur la tête du survivant des deux.

**

On attend, à Paris, pour procéder à la levée des scellés, l'arrivée du frère de la marquise, un gentilhomme florentin. Il serait question de notes très curieuses sur la société parisienne, écrites au jour le jour par cette femme éminemment spirituelle, qui fut tour à tour la compagne de lord Byron et du marquis de Boissy, l'orateur infatigable de nos grandes scènes politiques.

**

High life.

On annonce le mariage du baron Robert d'Haudemare avec Mlle d'Incourt de Metz. La famille d'Haudemare possède le magnifique château de Pont-Saint-Pierre, en Normandie.

**

L'autre jour, chez Mme de B..., la conversation tomba sur le droit des femmes; une jeune Parisienne, quelque peu bas-bleu, se plaignait vivement de l'ostracisme qui frappe son sexe, disant que tout aussi bien que les hommes, les femmes devaient être appelées aux emplois, aux ministères, à l'administration des affaires publiques.

— Enfin, voyons, fit-elle en terminant, pourquoi ne voterions-nous pas comme ces messieurs?

— Laissez donc, ma chère, répondit en souriant Mme de B..., nous avons mieux que cela... nous ne votons pas, c'est vrai, mais nous faisons voter.

Mme de B... avait raison. Il serait difficile d'énumérer le nombre d'électeurs qui, aujourd'hui, avant d'aller déposer leurs bulletins dans l'urne, consulteront leur Egérie.

Nous connaissons même un ménage où madame a déclaré très sérieusement qu'elle se retirerait chez sa mère si monsieur votait pour Barodet.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE COURSES

Première toilette. — Jupe en velours noir toute unie, faisant demi-traine. Seconde jupe en sicilienne bleu de Sèvres, très longue devant sur le jupon de velours noir et fendue au milieu derrière en se relevant en flots et en pouff, par une très longue écharpe de velours noir s'enroulant et se déroulant dans les flots de la jupe et retombant de côté en pan écharpe. Corsage à basques simplement garni de biais rouleautés en sicilienne, faisant casaquin derrière, avec larges boutons de fleurs de lys en argent oxydé, ou boutons de passementerie assortie. On peut aussi mettre des boutons d'acier ou des boutons de nacre. Manches à revers, avec ruche Médicis en crêpe lisse autour du cou et au bas des manches. Gants gris lin. Chapeau Béarnais, en paille anglaise, avec bord relevé doublé de velours bleu. Autour de la calotte rubans de reps bleu retombant en longs bouts flottants. De côté nœud de moire bleu attachant un bouquet de roses églantines et un panache de plumes bleues frisées à la Henri IV. Bottines Louis XV, en chevreau noir mat, piqué bleu, avec guêtres de satin noir.

Deuxième toilette. — Jupe à traîne, faille, havane clair, garnie de trois volants froncés et bordés d'un large biais, Polonaise en sicilienne gris tourterelle, faisant traîne derrière sur la jupe havane et garnie d'un volant de 15 à 20 centimètres froncé et bordé d'une très belle frange de passementerie. La tête de ce volant est cachée par une bande de plumes frisées de même teinte. C'est très élégant. Cette polonaise est très gracieusement relevée sur les côtés et par derrière. Elle forme pouff et traîne tout à la fois. Une même bande de plumes décrit un fichu châle sur le corsage et décore le parement des manches. Autour du cou grosse fraise Médicis en crêpe lisse se répétant au bas des manches. Chapeau Jean Bart en paille Panama et sicilienne tourterelle, bordé de velours cerise et garnie d'un tour de plumes grises, avec un bouquet de roses du Roi, épanouies dans leur feuillage. Par derrière larges pans écharpe en sicilienne gris tourterelle et lots de velours cerise. Gants gris assortis. Ombrelle en sicilienne bordée d'une guirlande de roses. Bottines Louis XV, en chevreau mordoré.

EXPLICATION DU DESSIN DE TAPISSERIE PUBLIÉ DANS LE DERNIER NUMÉRO DU 15 AVRIL.

Cette tapisserie colorée, qu'on peut reproduire en laine ou en soie de couleur, est le modèle d'un pouff. Le modèle donne un repère de chaque côté du quart de cercle pour juger de l'effet et pour la facilité du travail.

Avec la bordure qui se trouve sur la même feuille, on pourra faire un tapis de table de n'importe quelle grandeur. On placera au milieu le rond formé pour le dessin principal. L'intervalle qui restera sera rempli en laine teinte neutre ou noire. De ces deux dessins, qui ont les mêmes nuances et le même style, on obtiendra différents objets pour mobiliers, tels que fauteuils, chaises, tabourets et coussins.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



Jacquard
 Imp. Roulin 44. R. 5^e Ann. Paris.

La Gazette rose

1^{er} Mai 1873.

Planche N^o 70.

Coiffettes de Courses.

Coiffettes de la M^{me} Gagelin-Opigez-Chapeaux de M^{me} Herst-Fleurs de M^{me} Lital-Feigne
 decaille Espagnol / des Giraffes Habans de la Glaucuse-Mouchoirs de Chaprow-Ceinture
 Résente de M^{me} de Vertus savons-Foulards de l'Union des Indes Chaussures de la M^{me} Douvenot
 Parfums et Savons de toilette de la M^{me} Piolat f. B^{is} des Cours Étrangères.

GAZETTE

C
S
Q
g
C
to
ti
V
p
b
s
d
a
c
b
H
s
e
p